

Un monde disparaît

Jean-Pierre Han

Number 180 (4), 2021

Renaissance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97571ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Han, J.-P. (2021). Un monde disparaît. *Jeu*, (180), 28–33.

Un monde disparaît

Jean-Pierre Han

Une nouvelle guerre de générations est née en France. Elle est emblématique de certains pays européens, et parfois même au-delà. Une génération, celle des *baby-boomers* de l'après-guerre, tire, par la force des choses, sa révérence ; l'autre émerge dans une multitude de formes, prête à prendre les affaires en main.



Nous sommes seuls maintenant, création collective mise en scène par Julie Deliquet (Collectif In Vitro, 2014). Sur la photo : Julie André, David Seigneur, Julie Jacovella, Jean-Christophe Laurier, Anne Barbot, Annabelle Simon, Gwendal Anglade et Éric Charon. ©Sabine Boufelle



C'est le cours naturel des choses que le passage de témoin d'une génération à une autre se fasse avec quelques frictions qui peuvent parfois dégénérer en conflits. Question de tempo, les unes ayant quelques difficultés à céder la place aux autres, qui piaffent d'impatience d'occuper à leur tour le devant de la scène. En dehors de cet aspect de concurrence, c'est simplement la vision du monde des unes et des autres qui est antagonique... Dans le même temps les « aînées », avec une extrême bonne volonté, se penchent avec de plus en plus d'attention — c'est patent en France et dans les pays limitrophes comme la Belgique et la Suisse, l'Espagne et le Portugal — sur les questions de transmission; comment expliquer la création de toutes sortes de dispositifs et de festivals pour aider à l'émergence des jeunes équipes théâtrales? Il existe même un effet de mode dans notre milieu concernant les nouvelles générations. Rien là de bien nouveau, l'histoire en la matière ne cessant de se répéter.

Or, ce passage d'une génération à une autre a soudainement pris, ces derniers temps, une autre allure. On serait presque tenté, dans ce cas de figure, de parler de rupture totale. Sans doute est-il cependant nécessaire de remettre les choses dans leur contexte. La génération précédente est celle des *baby-boomers* nées à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est elle qui a eu la responsabilité de la remise en état de marche de toute l'activité artistique de l'après-guerre, ce dont elle s'est acquittée en élargissant son champ d'action, notamment avec la décentralisation théâtrale en France. Ce furent d'effervescentes années de reconstruction sur un champ de ruines. Ne soyons pas étonnés lorsque, bien des années plus tard, en 1985, on put lire, dès les premières lignes de l'éditorial écrit par Antoine Vitez pour la création de sa revue *L'Art du théâtre*, cette assertion selon laquelle « quand tout sera passé, on regardera ce temps-ci — ces trente ou quarante années — comme un âge d'or du

théâtre en France. Rarement on aura vu naître tant d'expériences, et s'affronter tant d'idées sur ce que doit être la scène, et sur ses pouvoirs »... Soixante-dix ans plus tard, la source se serait-elle complètement tarie?

Entre la génération des *baby-boomers* et la dernière-née, il n'y a, semble-t-il, plus aucun point commun, ce qui, d'une certaine manière, est logique. L'éventuelle liaison entre elles aurait pu se faire avec les générations intermédiaires. Or, il n'en est rien là non plus. Car ces générations intermédiaires sont en partie bien vite rentrées dans le rang. Plusieurs des jeunes gens des années 1990, qui apparaissaient en bandes, prêts à tout révolutionner, sont devenus aujourd'hui d'honorables directeurs ou directrices d'institutions, et œuvrent désormais dans un système qui, lui, n'a pas été renouvelé. Un article paru dans *Le Monde* faisait jadis dialoguer trois de ces jeunes loups: Stanislas Nordey, Stéphane Braunschweig et Olivier Py. Les deux premiers sont aujourd'hui directeurs de théâtres nationaux (il y en a cinq en France), et le dernier, après avoir été à la tête de l'un d'entre eux, dirige désormais le Festival d'Avignon... Il sera remplacé en septembre 2022 par le quadragénaire portugais Tiago Rodrigues, qui travailla un temps avec les Flamand·es du TG Stan, considérés·es comme de joyeuses et joyeux trublions de l'art... Les toutes jeunes générations ne s'y retrouvent pas forcément et risquent de se détourner de tout ce beau monde, à moins simplement qu'elles n'espèrent prendre leur place.

NOUVEAU MONDE

Les temps se sont accélérés et les sociétés de consommation dans lesquelles nous vivons ont radicalement changé, un monde nouveau s'est installé — celui du numérique et des technologies sophistiquées; d'autres préoccupations sociétales, inimaginables il y a encore peu, se sont fait jour — qui renvoie l'ancien aux oubliettes. La rupture entre les générations théâtrales est une rupture



Tiens ta garde, texte du Collectif Marthe et de Guillaume Cayet, mis en scène par Clara Bonnet, Marie-Ange Gagnaux, Aurélia Lüscher, Ilto Mehdaoui et Maybie Vareilles (Collectif Marthe), créé à la Comédie de Saint-Étienne en mars 2020. Sur la photo : Clara Bonnet, Aurélia Lüscher, Marie-Ange Gagnaux et Maybie Vareilles. © Jean-Louis Fernandez

sociétale. Et pourtant, il faut voir comment le monde « établi » s’y entend pour prendre dans ses rets les nouveaux et nouvelles venues. Le phénomène de récupération des artistes émergent-es se fait de plus en plus rapidement. Ainsi, l’encore jeune Julie Deliquet avait été repérée quasiment lors de ses premiers spectacles et programmée au Festival d’Automne à Paris. Parcours fléché d’avance, avec passage à la Comédie-Française avant la nomination à la tête du CDN de Saint-

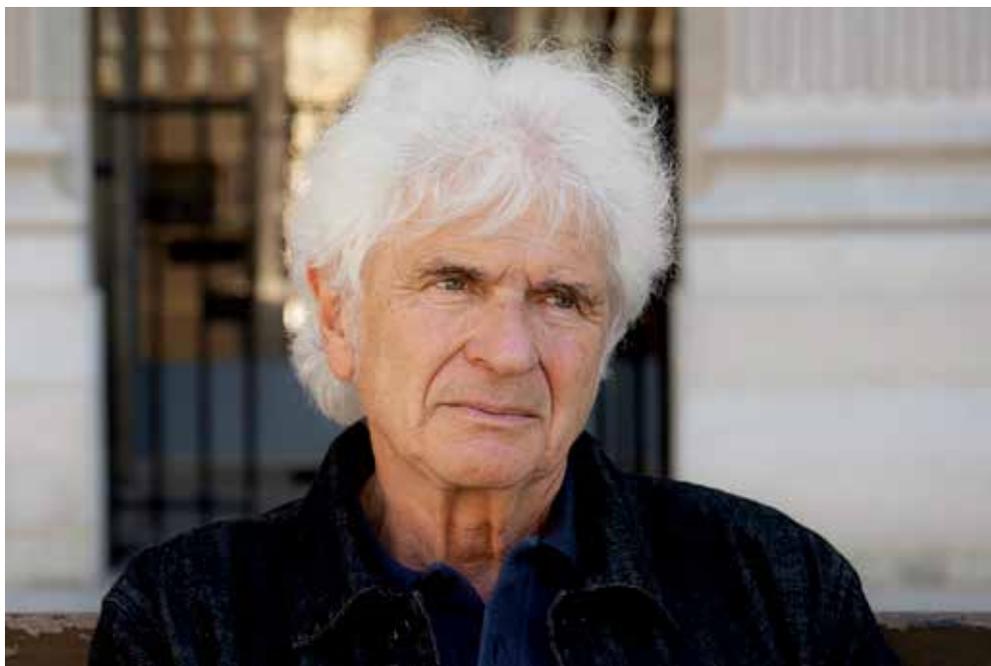
Denis. Une ascension fulgurante, en à peine quelques saisons, à tout juste 40 ans. Mais un grand écart déjà, sur le plan de l’âge, avec ceux et celles qui ont à peine plus de la moitié de son âge... Elle aussi risque de tomber rapidement dans l’obsolescence, poussée par des équipes dont on peine à donner le nom car elles apparaissent et disparaissent très vite. Le défilé bat son plein, avec, malgré la crise, une prolifération d’équipes, de metteur-es en scène qui surgissent sur

le marché, car le monde théâtral avec ses festivals, ses manifestations de jeune théâtre, ses concours... est bien un supermarché dont Avignon est la vitrine.

La génération de quarantennaires qui arrive au pouvoir et occupe le terrain, les Julien Gosselin, Sylvain Creuzevault, Caroline Guiela Nguyen, Jean Bellorini, Vincent Macaigne... a déjà bien amorcé les changements de perspective. La plupart sont

plus sensibles aux images et préfèrent se référer au cinéma plutôt qu'au théâtre. On en retrouve les signes patents dans leurs travaux. De même, leur relation au texte a changé: ce ne sont plus des pièces de théâtre qu'ils et elles mettent en scène, mais des textes improvisés et élaborés à plusieurs à partir du plateau. «La forme théâtrale dialoguée, avec des personnages, est résolument caduque. Et cela date de la fin du 20^e siècle. Le retard pris par le théâtre sur les arts plastiques, la performance, l'image, est incroyable», affirme ainsi la metteuse en scène Mirabelle Rousseau. Comme Julien Gosselin qui s'en est fait une spécialité, beaucoup vont piocher dans des romans, mettant l'accent sur le côté feuilletonesque de ces écrits, la référence aux séries télévisées étant ici très explicite. Exit les auteur-es de théâtre? On remarquera qu'il est beaucoup question, dans le travail de ces encore jeunes gens, d'«histoires» qui sont celles de leur génération et de leur milieu social. En ce sens, la dimension réaliste est évidente. C'est un impératif qui se veut «politique»: il faut parler du monde d'aujourd'hui et de ses catastrophes. Il faut aussi faire parler ce monde: on sollicitera donc les paroles des «vrais gens» pour les recycler dans les nouvelles productions.

Pas si sûr, cependant, qu'il y ait vraiment rupture entre les générations. Disons plutôt qu'il y a élargissement du champ d'action de la dernière venue, car elle profite largement de ce qu'a fait sa devancière, mais va encore plus loin, marquant par là même la rupture définitive avec l'ancienne génération d'après-guerre. Toujours plus avant dans la recherche d'organisations nouvelles (qui sont parfois... anciennes, comme celle des collectifs, redevenus soudainement à la mode), dans la volonté d'en découdre avec le monde dans lequel elle vit, avec la résurgence du théâtre documentaire, du théâtre identitaire, avec tous les thèmes qui parcourent notre société. Une des dernières équipes se nomme d'ailleurs le collectif Marthe, regroupe quatre jeunes femmes entre 26 et 30 ans, et parle sans détour de ses combats pour la cause des femmes.



Alain Françon. © Michel Corbou

UNE SITUATION PARADOXALE

La rupture est également liée à la perte de plus en plus rapide de toute mémoire théâtrale. C'est à peine si certaines jeunes gens d'aujourd'hui connaissent le nom (ne parlons pas de leur travail) de leurs aîné-es né-es dans les années 1940-1950. Or, ceux et celles-ci, comme Jean-Pierre Vincent avant sa récente disparition ou Alain Françon, sont très impliqué-es dans le travail de transmission, ayant formé nombre de jeunes comédien-nés. Il n'empêche... La mémoire du théâtre est perdue, particulièrement celle de l'histoire de ses formes.

Une nouvelle organisation théâtrale avec une grande circulation d'un pays à un autre est par ailleurs apparue. Il n'est pas rare de voir des artistes, comme la metteuse en scène franco-allemande Magrit Coulon, passer d'un pays à l'autre sans problème: elle s'est d'ailleurs formée à l'Institut supérieur des Arts (INSAS) en Belgique... Elle tourne bien sûr indifféremment dans tous ces pays. Même trajectoire pour la Belge Chloé Larrère, passée elle aussi par l'INSAS. Précisons que tous ces jeunes

gens, comme les Hongrois-es Angela Eke ou Károly Hoffer, ou les Néerlandais-es Elly van Eeghem ou Thomas Bellinck, n'hésitent pas à mélanger les genres, font du cinéma, de la vidéo, de la musique, de la danse, travaillent les marionnettes, créent des laboratoires artistiques et sociaux, sont adeptes de conférences et de performances. Mais ces trentenaires se voient déjà poussé-es par une autre génération... Il n'est pas rare non plus qu'ils et elles se fassent connaître à l'extérieur de leur pays d'origine. Phénomène qui n'est pas nouveau, mais qui se développe très largement.

De la Manufacture - Haute école des arts de la scène à Lausanne nous est venu Mathias Brossard qui, avec des camarades de l'école, a créé une compagnie au nom emblématique, CCC (Comédiennes et Comédiens à ciel ouvert), et tente de générer «une véritable écologie du spectacle», cherchant à créer des spectacles sans électricité (!), présentés en pleine forêt, comme leur *Platonov*, joué année après année, acte après acte... comme quoi nous sommes vraiment dans une autre dimension sociétale.



Hamlet 83, libre adaptation du *Hamlet* de Shakespeare, mise en scène par Fekref Salem Hamid (le Muntada El Masreh, Bagdad, 2017). © Raphaël Mesa



Par ailleurs, tous et toutes ou presque passent par des écoles de théâtre comme en Espagne (à l'Académie royale supérieure d'art dramatique de Madrid, notamment) ou au Portugal (à l'Academia Contemporânea do Espectáculo de Porto, par exemple). C'est devenu un passage obligé, et pas seulement en Europe occidentale (en Allemagne ou aux Pays-Bas). On retrouve ce même processus dans un pays arabe comme l'Irak, où le jeune Fekret Salem est passé, comme quasiment tous et toutes ses camarades, par l'Institut des Beaux-Arts de Bagdad, avec comme professeur le grand metteur en scène Haythem Abderrazak. L'un de ses spectacles ayant été remarqué lors d'un festival de tout jeunes créateurs et créatrices dans un lieu, le Muntada El Masreh, qui leur était totalement dévolu... il a ainsi pu tourner hors de son pays avec son spectacle *Hamlet 83*, qui n'hésitait pas à totalement déconstruire la pièce de Shakespeare...

Le schéma pour ces jeunes artistes est bien à peu près le même dans nombre de pays. Mais ce qui est certain, c'est que nous sommes entrées, en France comme ailleurs, dans une autre ère où les anciennes générations ont bien du mal à se retrouver, ou simplement à suivre le mouvement. Un monde disparaît, un autre s'éveille brutalement sans que l'on puisse dire ce que, théâtralement, il en sera; si simplement, le théâtre tel que nous le connaissons perdurera ou si une autre forme artistique verra le jour. Mutation en cours? •

Critique dramatique, directeur de *Frictions, théâtres-écritures*, rédacteur en chef des *Lettres françaises*, **Jean-Pierre Han** collabore à de nombreuses publications. Il a enseigné dans les universités Paris-Nanterre, Evry, Sorbonne Nouvelle – Paris 3. Vice-président de l'Association internationale des critiques de théâtre, il y dirige les stages pour jeunes critiques.